

SYMPOSIUM INTERNATIONAL

COMMENT VA LE MONDE ? PENSER LA TRANSITION *Crise de la mondialisation, ébranlement du symbolique et des référents identitaires*

« Dans l'acte même qui la violente, la victime est dépouillée de ce bien inhérent, individualisé quoique social, et qui répond au nom de 'dignité' »

Wole Soyinka, *Climat de peur*, Arles : Actes Sud, 2005 : 102

PRÉSENTATION DU SYMPOSIUM (Essedik JEDDI et Gilles BIBEAU)

La Banque Mondiale annonce pour 2023 que l'économie mondiale connaîtra un puissant ralentissement avec environ 1,7% de croissance. Elle estime que la croissance sera de zéro en zone euro, de 0,5% aux États-Unis – ce sont là les plus bas taux de croissance depuis 1970 (Charrel 2023). Qu'en sera-t-il pour le reste du monde ? Les effets cumulatifs des crises financières et monétaires successives depuis 2007-2008 amplifiées par les catastrophes climatiques (pollution et réchauffement), par l'insécurité alimentaire subséquente et par la pandémie (COVID-19) ont aggravé, principalement dans les pays dits du Sud, les effets négatifs de la mondialisation du capitalisme financier, du surendettement public et privé, et de la croissance des inégalités. On trouve l'émergence d'une pensée et d'une éthique préoccupées avant tout par le mauvais état de santé de notre terre-mère soumise à toute une série d'agressions. La crise écologique qui s'impose à nous éveille notre conscience planétaire et le sentiment de notre fragilité. Cela renforce en nous un vertige qui ne s'accompagne pas toujours de la réflexion nécessaire à faire si on veut sauver notre planète.

Ces phénomènes associés à l'insécurité alimentaire qui s'annonce entraîneront, comme stratégies de survie, des déplacements massifs de populations depuis les régions du Sud vers celles du Nord. L'écart entre des riches de plus en plus riches et des multitudes de pauvres de plus en plus pauvres nous condamnera sans doute à

revivre de très forts courants migratoires comme on en a connu dans les temps d'autrefois. L'amplification de ces flux migratoires s'inscrirait donc dans le prolongement des autres crises et comme expression de celles-ci. Certes, l'on comprend que tout un chacun – du Sud comme du Nord – aime le monde proche et familier qu'il connaît ; on peut aussi comprendre que les uns et les autres craignent que ce monde ne soit transformé par l'arrivée massive de vagues migratoires porteuses de nombreuses formes d'altérité. On comprend que cela puisse éveiller une possible angoisse d'invasion, laquelle engendre le recours au tout sécuritaire plutôt que d'ouvrir les citoyens à la compréhension du processus générateur des migrations en cours et à venir.

Assisterons-nous à une transition qui nous fera passer dans un autre monde, celui d'une épidémie de désarroi et de désespérance (« an epidemic of despair » selon Case et Deaton 2021), et celui de toutes les formes possibles de violence à l'égard de soi, des autres et du système producteur de marginalisation et d'exclusion pour tant de gens (Bibeau 2015) ? Les situations dans lesquelles vivent de nombreuses personnes se trouvent en effet souvent très éloignées du discours idéalisateur des promoteurs de l'idéologie marchande s'imposant dans le monde globalisé d'aujourd'hui.

Les effets destructeurs des différentes crises n'ont pas pour autant épargné les pays dits du Nord représentant le Nouvel Empire (Huntington 1996). Elles ont en effet ébranlé non seulement la vieille Europe mais aussi le cœur même de la « Cité dominante » (Al-Madîna al-Ghâlîba, selon Ibn Khaldoun), à savoir les États-Unis d'Amérique en tant que siège de la gouvernance mondiale, de l'hégémonie politique, du contrôle de la finance et de l'imposition d'un modèle culturel unique (Stiglitz 2010). Dans son livre *La Fin de l'histoire et le dernier Homme*, Fukuyama (1992) écrivait : « *L'Homme nord-américain est le Dernier Homme : il est le porteur du stade final de la civilisation et auquel tout homme dans l'Univers devrait avoir à aspirer* ». À l'inverse de ce qu'il écrivait en 1992, Fukuyama a entièrement révisé, à la suite de la crise financière (2007-2008), ses théories de la fin de l'histoire et du dernier Homme ». Il écrit en 2012 : « *Les échecs des démocraties modernes sont de toutes sortes, mais l'échec le plus courant en ce début du 21^e siècle est lié à la faiblesse de l'État (...) Mais le risque est grand de voir le gouvernement américain user d'expédients qui ne feront que retarder la crise ultime.*

(...) Si les institutions ne parviennent pas à s'adapter, la société va devoir faire face à une crise ou s'effondrer, et être contrainte d'adopter d'autres institutions. (...) C'est aussi vrai pour un régime libéral que pour un régime autocratique ». Avec son nouveau livre intitulé cette fois *Le Début de l'Histoire*, Fukuyama démontre un retournement théorique total de sa pensée.

Se pourrait-il que ces diverses crises soient en fait la concrétisation d'une crise plus fondamentale, celle de la désacralisation de l'humain ? Il en résulte une banalisation du déshumain, dès lors qu'on nous fait vivre l'illusion que ce déshumain ne concerne que l'autre. Se pourrait-il qu'on soit en train d'entrer dans l'âge du monstrueux ? C'est là une question que posait déjà Sloterdijk en 2010. La crise de l'humain et la crise du sacré semblent bien s'enrouler l'une dans l'autre à travers leur commune perversion du sens de l'humain et du sacré. À l'avantage de qui s'opère cette perversion ? Ne serait-ce pas au seul bénéficiaire du pouvoir qui se met à exiger soumission et adoration à l'égal de ce qu'on trouve dans le mythe du veau d'or ? C'est alors, comme le souligne Hans Blumenberg (2016), que « *le mythe fait l'histoire* ».

Penser l'actualité de notre monde à partir du Sud et du Nord : retour à Ibn Khaldoun et à Freud

Déjà en 1927, Freud écrivait dans *L'Avenir d'une illusion* : « *Cette identification des opprimés (dominés) avec la classe qui les domine et les exploite (...), ceux-là peuvent par ailleurs être affectivement liés à celle-ci et, en dépit de leur hostilité, voir en leurs maîtres des idéaux* ». Freud précise encore : « *Si de telles relations en somme (paradoxalement) satisfaisantes n'existaient pas, il resterait incompréhensible que tant de cultures, en dépit d'une hostilité justifiée de grandes masses humaines, se soient maintenues soumises aussi longtemps* » (1927). La surprenante complicité ici évoquée par Freud entre dominants et dominés ouvre la voie à la nécessité d'une relecture de la pensée

d'Ibn Khaldoun et à un retour à sa théorie psycho-socio-historique de la *mimésis* (*al-Iqtidâ*).

Cette théorie d'Ibn Khaldoun nous apparaît pouvoir fournir un cadre pour comprendre à la fois les passages entre les différentes périodes historiques et la place que la *mimésis* occupe dans l'émergence d'un nouveau projet civilisationnel dès lors qu'il parvient à être fondé sur le rétablissement d'une justice sociale. Selon Ibn Khaldoun, cette même *mimésis* demeure alors au travail tout au long des étapes successives depuis la fondation d'un tel projet civilisationnel, et ceci tout au long de sa croissance jusqu'à son apogée et son déclin, y compris les conditions favorisant les processus de résistance à sa ruine (*al-Kharâb*) et celles menant alors à l'émergence plus ou moins lente d'une nouvelle période historique.

Dans cette conception de la *périodisation du temps historique* (*taw'r*), Ibn Khaldoun fait de la *mimésis* l'élément actif majeur de la structuration dynamique, en tant que moyen d'un large rassemblement offrant une assise sociale solide susceptible de renforcer la légitimité de la nouvelle souveraineté et de lui assurer de ce fait une durée dans le temps. Néanmoins, le groupe qui s'est imposé par la victoire et qui a arraché le pouvoir par la force ne saurait être porteur d'un énoncé fondateur pour un nouveau projet civilisationnel qu'à la condition de favoriser une adhésion mimétique à un tel projet de la part de la population vaincue. Ceci implique une identification « avec la manière d'être » de son vainqueur à travers une « mimétisation » de l'ensemble de ses conduites et ce, jusqu'à l'appropriation de son système de valeurs, et une acceptation de l'Éthique étayant le mode de gouvernance porté par ce projet.

La raison d'une telle identification idéalisante du vaincu à l'égard du vainqueur s'articule dans la pensée d'Ibn Khaldoun avec la conviction, du point de vue du fonctionnement psychique, « *de la perfection, d'un idéal de perfection, chez son vainqueur, raison pour laquelle la psyché du vaincu ne pourrait donc qu'être soumise* ». Et cet auteur d'ajouter : « *Ceci à l'égal de la mimésis et de l'idéalisation de l'enfant pour ses parents et de l'élève pour son maître.* »¹ Ainsi, de la phase du début à celle de l'apogée, la *mimésis* opère, note encore Ibn Khaldoun, d'une manière positive avec une

¹ Traduction du texte d'Ibn Khaldoun à partir de son ouvrage *al-Muqaddima* en arabe ; éd. Dâr achâ'b, le Caire 1971, chap. 23, p. 33.

large participation de la population vaincue à tous les registres symboliques et à toutes les activités instituant le politique. La mimésis khaldounienne semble mettre en œuvre le processus de Subjectivation du pouvoir et du politique, tel que développé par Michel Foucault, ceci dans un rapport dynamique aux notions de vérité, d'éthique et de justice sociale. Mais avec l'entrée dans la phase de déclin, cette *mimésis* khaldounienne entre en crise, ceci parallèlement à des modifications internes pour la répartition des richesses et à un affaissement de la justice sociale.

L'on assiste alors, selon la formule d'Axel Honneth (2008), à la *société du mépris*, ceci du fait de l'affaissement des possibilités de satisfaction quant aux attentes de la reconnaissance sociale auxquelles se trouvent confrontées les multitudes (de plus en plus précarisées) dans leurs interactions et leurs rapports avec les familles gouvernantes (de plus en plus riches et vivant de plus en plus dans un luxe arrogant). Or, l'absence de cette reconnaissance sociale dans cette société du mépris en arrive jusqu'à la négation chez les dominants de la possibilité pour les dominés d'être eux-mêmes Sujets, Acteurs et Source d'une telle *mimésis* qui constitue pourtant l'assise de la naissance, de la croissance et de la survie d'un tel Empire.

Au cours de cette phase de déclin civilisationnel, la *mimésis* du dominé à l'égard de son dominant semble alors mise sur le compte d'un *Soft Power* en tant que dimension machiavélique de l'exercice du pouvoir et de la souveraineté, à côté et en alternance avec le versant d'un classique *Hard-Power* (Nye 2004). Axel Honneth semble s'accorder sur ce point avec Frantz Fanon lorsqu'il souligne encore que « *l'absence de cette reconnaissance sociale, autrement dit le mépris, s'accompagne nécessairement du sentiment d'une menace de perdre sa personnalité* ». Il ajoute : « *Le corps normatif de ces idées de justice [nous dirions, de justice sociale] est toujours constitué par les attentes liées au respect de la dignité, de l'honneur ou de l'intégrité propre.* » Et c'est alors l'ensemble du fonctionnement de la souveraineté qui entre en crise.

Dans le contexte du passage vers un nouveau devenir civilisationnel, le paradoxe souligné par Freud évoque précisément le fait que nous assistons, dans cette transition, à un ébranlement massif de la *mimésis* et du symbolique. La conceptualisation proposée par Ibn Khaldoun permet de saisir les modifications affectant la mimésis : d'abord processus structurant à la fois de la dynamique sociale

et psychique, elle semble progressivement s'inverser de manière à acquérir une valence de plus en plus négative et dé-structurante au fur et à mesure que progresse la déstabilisation de la justice sociale et que s'élargit de plus en plus « la société du mépris ». Dans cet esprit, Ernesto Laclau et Chantal Mouffe soulignent : « *Nous pourrions dire que notre but est d'identifier les conditions dans lesquelles une relation de subordination devient une relation d'oppression et, s'établit ainsi comme lieu d'un antagonisme* » (2018, 257).

D'autres lectures de ce qui nous arrive

Nous pouvons en effet penser que nous sommes en train de vivre une transition vers une nouvelle période historique. Mais l'on peut également penser que l'on aurait eu déjà à vivre dans le passé récent (avec la crise financière de 1929) quelque chose d'analogue à aujourd'hui, sans pour autant qu'il y ait eu passage à une nouvelle période historique. Ainsi, dans son ouvrage *Récidive 1938*, le philosophe Michaël Foessel affirme qu'« *on n'en a pas fini avec les années 1930 [...], et qu'en 1938 comme aujourd'hui [deux temps analogues dans une même époque historique], on commémore plutôt la crise qu'on ne cherche à analyser ses effets au long cours.* » Et l'on serait alors tenté de reprendre encore, et de reformuler à nouveau, la question qu'Ernst Jones se posait en 1942 : « *How can civilization be saved ?* ». Cette question s'était imposée à Jones en rapport aux bouleversements planétaires, avec un glissement des référents culturels et identitaires qui avaient traversé le monde au début des années 1939-40, c'est-à-dire juste une décennie après la crise financière et économique de 1929.

C'est cette même question de Jones (*en tant qu'interrogation qui est plus qu'une interrogation*, selon une formule de J. Derrida) qui se pose encore à nous aujourd'hui mais dans un contexte suggérant à de nombreux auteurs l'idée que nous serions au cœur d'une transition, d'un passage et d'une rupture.

Centre de gravité du Symposium

- Nous partons de l'idée que le travail de la *mimésis* est profondément

perturbé dans sa réceptivité chez les dominés comme chez les dominants lors des situations de crise, lesquelles induisent le renvoi du dominé par ses dominateurs dans un lieu d'exception, celui de l'altérité intraitable, radicale et absolue, celle qui est au fondement de la relation antagonique suprême (ami-ennemi), seul fondement du politique selon Carl Schmitt (1932-1933, rééd. 1992) :

- **Nous prenons aussi en considération le fait que l'individuel s'enracine toujours dans le groupal et le social, et que ce collectif prend tout autant racine dans l'individuel et ceci à travers chacune des individualités constituant le collectif – on ne saurait donc ni confondre ni opposer l'ordre du collectif et l'ordre du personnel tout en reconnaissant néanmoins l'influence dynamique, constante et plurielle de l'un sur l'autre ;**
- **Nous nous intéressons aux retombées que ces crises peuvent avoir sur les personnes elles-mêmes et nous nous interrogeons sur les spécificités cliniques quant aux perturbations identitaires chez les dominés comme chez les dominants ?**

Au cœur d'un nouveau grand récit en train de s'imposer

SOUCIEUX DE DÉCRYPTER LES DYSFONCTIONNEMENTS DES CRISES CONTEMPORAINES DE NOS SOCIÉTÉS, NOUS FORMULONS LES QUESTIONS SUIVANTES :

- **1. Comment peut-on caractériser, du point de vue du travail de reconfiguration de la mimésis aujourd'hui en crise, la mutation en cours de nos sociétés et de leur devenir, un devenir traversé par tant de crises pourvoyeuses de tant d'incertitudes ?**
- **2. Se peut-il que l'époque mutante que nous vivons soit tout aussi importante, pour nos sociétés, que celle du passage de la ruralité traditionnelle aujourd'hui stigmatisée à une urbanité de plus en plus envahissante et mythiquement canonisée comme une forme supérieure de réalisation de l'humanité ? N'est-ce pas Georg Simmel qui abordait déjà en 1900 la question des changements socioculturels de son temps,**

avec l'illusion d'une promotion sociale du paysan européen quittant sa campagne paupérisée pour rejoindre la ville : *« Ce qu'il [ce paysan] a gagné, écrivait-il, assurément c'est la liberté, mais une liberté qui libère de quelque chose au lieu de le libérer pour quelque chose [...] : conformément à la destination de l'humain sans amarres, qui a abandonné ses dieux et dont la liberté ainsi gagnée n'est que la licence d'idolâtrer n'importe quelle valeur passagère. »*

- **3.** Ne serions-nous pas dans un tournant heuristique qui exige pour tout un chacun un « travail de culture » d'orientation multidisciplinaire (philosophie, histoire, socio-anthropologie, psychanalyse, psychiatrie) relativement aux principaux concepts permettant de penser, de rêver et de vivre notre être-au-monde ?
- **4.** *« Après les dé-fondations du XX^{ème} siècle, sommes-nous déjà dans le monstrueux ? »* (Sloterdijk 2010) ou bien, sommes-nous seulement au seuil d'une violence généralisée jusque-là sous contrôle par d'éminents géostratèges et qui pourtant pourrait entraîner, soudainement et à l'insu de tous, un moment de bascule conduisant au classique phénomène d'échappement à partir duquel deviendrait absolument incontrôlable cette extension massive de foyers de guerre locaux et régionaux associables à des foyers d'insécurité alimentaire engendrant l'un et l'autre une certaine normalisation de mouvements migratoires massifs de survie comparables à ceux des temps d'autrefois ?
- **5.** Faut-il accepter le fait que nous sommes en train de vivre la fin inéluctable d'une période historique, avec une nouvelle période en émergence qui n'est pas encore entièrement advenue, ou ne pouvant pas être présente d'une manière manifeste ?
- **6.** A partir du terrain mouvant et par moments dangereusement fluide où nous sommes, comment peut-on trouver un point d'appui pour poser la question : « Où allons-nous » ?
- **7.** Peut-on maîtriser l'effondrement des limites et comment pouvons-nous promouvoir une restructuration dynamique de nouvelles limites ?

Est-ce en s'appuyant sur « *une mythisation de l'histoire à la frontière de la magie* » (Blumenberg 2016) ? Ou bien serions-nous prêts à nous appuyer sur une pensée critique de l'histoire face à la dynamique sociale aujourd'hui si profondément globalisée ? Serait-ce en procédant à une lecture et relecture de l'ordre de l'inachevé, y compris pour ce qui touche à l'énoncé fondateur du roman culturel ? Serait-ce en ouvrant le récit historicisé et historicisant sur la question métaphysique du sens de l'être-là-en-devenir-dans-le-monde ?

- **8.** Face à l'hégémonie des modèles mondiaux en crise, comment peut-on définir de nouvelles stratégies de résistance à ce *déshumain* qui nous habite et que nous habitons ? De telles stratégies seraient censées déconstruire ce *déshumain* pour laisser place à un travail de culture apte à générer un processus de reconstruction de l'Humain, tout simplement Humain.
- **9.** Avec la présente crise du symbolique, ne sommes-nous pas en train de vivre, et jusqu'à quel point, un chambardement tel que les fondements même de l'univers du sens, du vivre-ensemble et de l'universalité de l'humain s'en trouvent ébranlés ?
- **10.** Peut-on espérer avoir jeté les bases, à travers cette rencontre, de ce qui pourrait devenir un Forum intellectuel permanent qui se tiendrait tous les deux ans à l'Académie *Beit al-Hikma* (Carthage). L'objectif serait de penser et d'approfondir, dans une perspective à la fois transculturelle et multidisciplinaire, les différents aspects des crises que traverse notre monde, avec l'espoir d'ouvrir sur des perspectives de solution pour un meilleur devenir humain.

Les communications et les débats au sein de notre « assemblée de sujets parlants et de sujets écoutants » devraient permettre l'émergence d'une pensée critique innovante et possiblement d'ouvertures sur des « clairières » (Heidegger) – du fait de la diversité des angles d'approches et de la pluralité des positions du regard.